Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 11

Artikel: Impressions du front austro-hongrois [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339821

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Impressions du front austro-hongrois.

IV

Sur l'Isonzo.

Le Carso. — La voie ferrée qui, de Trieste à Monfalcone, côtoie la mer, bifurque à Nabresina pour se diriger vers Laibach. Le tronçon Nabresina-Monfalcone (cette dernière localité est dans les lignes italiennes) est sous le feu des canons italiens ; on n'y circule qu'en train blindé. Avant d'atteindre Nabresina, la ligne s'infléchit vers le nord, on quitte brusquement les pentes couvertes d'oliviers et de pins qui dévalent jusqu'à la mer, pour entrer dans une région aride, morne et froide, où le sol rocheux est improductif et les villages misérables. C'est le Carso, brûlant en été, balayé en hiver par un vent glacé. Tout ce plateau est constellé d'entonnoirs naturels dont quelques-uns ont plus de 100 m. de diamètre, appelés « Dolines » et qui servent à l'écoulement des eaux de pluie. L'altitude moyenne du Carso est de 200 m. au-dessus de la mer, quelques collines atteignent 500 m. Cependant, le climat y est beaucoup plus froid qu'à Trieste. Au mois de novembre, il nous est arrivé d'y trouver une neige épaisse, alors qu'à 3 ou 4 km. de là, sur la côte, il faisait un beau temps d'automne. Impression toute semblable à celle qu'on éprouve en quittant les rives du Léman, après le tunnel de Chexbres, au contraste du lac lumineux avec les paysages sévères du plateau suisse.

Le Carso est limité au nord par la vallée de la Wippach (Vippaco), au sud par la mer, à l'ouest par le cours de l'Isonzo. A l'est, il se soude aux Alpes de Carniole et de Croatie. Dans sa partie occidentale, qui seule nous intéresse, il n'a que 10 à 12 km. de large entre la Wippach et la mer.

La distance de Trieste à Duino, c'est-à-dire à l'extrême gauche du front autrichien n'est que de 20 km. Les habitants de la ville « irredente » entendent donc, depuis dix-sept mois, le canon très distinctement et voient, chaque soir, l'immense lueur de la bataille dans le ciel.

Il y a peu de routes de première classe sur le plateau ; l'une conduit de Nabresina à Goritz par Dornberg, une autre de Monfalcone à Goritz par Doberdo, une troisième de Trieste à Monfalcone par les hauteurs qui dominent la mer. Les autres voies de communication sont de mauvais chemins pierreux. La voie ferrée qui longe la mer et l'embranchement Nabresina-Opcina-Goritz donnent accès sur le plateau. Le génie autrichien a construit tout un réseau de lignes électriques reliant les têtes d'étapes aux secteurs de corps d'armée.

Comme la région est absolument privée d'eau, il a fallu capter des sources à 60 et 80 km. Des travaux énormes ont été exécutés.

L'extrême pointe ouest du Carso plonge dans l'Isonzo près de Gradisca. Il y a là, entre le Mont San Michele et le Monte dei Sei Busi, un dernier renflement qui est comme un bastion avancé vers la plaine italienne : le plateau de Doberdo. Après quatorze mois de lutte acharnée, les Italiens ont réussi à l'arracher à leurs adversaires. Il est limité à l'est par une dépression assez profonde dont le fond est à 60 m. au-dessus de la mer : le Vallone. C'est là que passe la route Goritz-Duino. L'altitude moyenne du plateau de Doberdo est de 100 m., le point culminant du San Michele mesure 275 m. Ces hauteurs ont joué un rôle capital dans les cinq premières batailles de l'Isonzo.

Les batailles de l'Isonzo en 1915.

La ligne de l'Isonzo s'étend sur une longueur d'environ 80 km., de la haute région du Monte Nero (Krn) 2245 m., jusqu'à la mer. La partie supérieure de la vallée, du Krn au Monte Sabotino, au nord de Goritz, présente tous les caractères de la haute montagne. De Goritz à la mer, par contre,

c'est la plaine. Le promontoire rocheux de Doberdo est, par sa forme même, exposé au feu concentrique de l'assaillant. Des hauteurs sud-est de Cormons on bat toutes les routes en arrière du front autrichien. Goritz et Tolmino sont de mauvaises têtes de pont, dominées à courte distance de la rive droite. La colline de Podgora par où passait la ligne de défense, n'était qu'à 2 km. ½ du centre de Goritz; de ce fait, la ville s'est trouvée sous le feu des Italiens dès le début des hostilités, elle était aux trois quarts détruite quand ils y sont entrés.

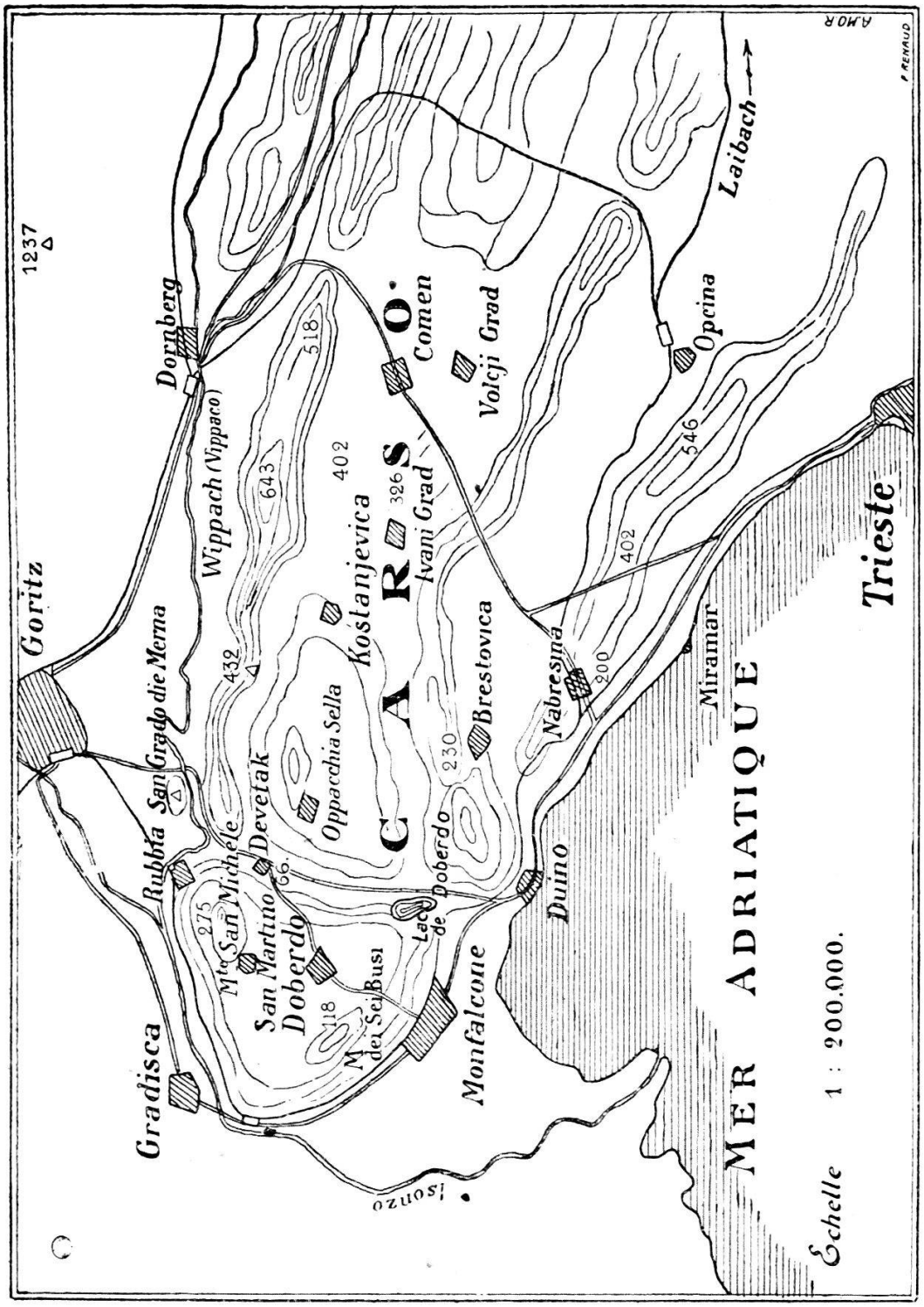
Le sol rocheux du Carso est un désavantage de plus : l'efficacité des projectiles d'artillerie est considérablement augmentée par les éclats de pierre. En outre, il a fallu creuser toutes les tranchées et les abris à la dynamite. Partout la roche affleure le sol ; ce travail a duré six mois. Au début, les ouvrages trop peu profonds étaient bouleversés, nivelés en quelques heures par l'artillerie italienne.

Le manque d'eau s'est fait cruellement sentir pendant l'été 1915, la soif a provoqué des cas de folie.

La ligne de l'Isonzo n'a donc qu'une valeur très relative, surtout dans sa partie inférieure. Elle n'était pas destinée à être défendue si longtemps. Considérée comme position d'avant-postes, elle devait être évacuée après une courte résistance, pendant que, plus en arrière, la défense principale s'organisait. Les Autrichiens abandonnèrent sans combat la rive droite de l'Isonzo ; les quelques troupes de landsturm et les détachements de couverture qui occupaient les ponts se retirèrent sur les pentes de Doberdo. Contre toute attente, ce faible rideau suffit, à la fin de mai, à arrêter l'armée italienne et à la forcer au déploiement. La 2e brigade de montagne se trouva, quelques jours, seule en face de Monfalcone. L'adversaire, trop circonspect, ne se décidait pas à brusquer une attaque qui l'eût conduit peut-être directement aux portes de Trieste. Pendant ce temps, les renforts arrivaient chez le défenseur. Quatre à cinq divisions occupaient successivement le secteur Goritz-Monfalcone et prirent part, à la fin de juin, à la *1re bataille de l'Isonzo.*

Le 9 juillet 1915, le 7e corps austro-hongrois (archiduc

Joseph) retiré du front oriental, entrait en ligne pour la *2e bataille de l'Isonzo* (du 18 juillet au 10 août). Quatorze à



seize divisions italiennes attaquèrent le secteur Goritz-Monfalcone, le gros effort se donna contre le San Michele et

le Monte dei sei Busi. Les défenseurs abandonnèrent l'extrémité du saillant vers Gradisca où la 14e brigade de montagne, prise sous un feu concentrique, avait énormément souffert.

Du 10 août au 16 octobre, calme relatif. On utilisa ce temps de répit pour consolider les obstacles, renforcer les ouvrages, creuser les chemins d'approche et les boyaux de communication, les abris pour les réserves, les dépôts de vivres et de munitions. On termina les chemins de fer électro-benzine et les conduites d'eau.

La *3e bataille de l'Isonzo* débuta par une préparation intense par l'artillerie, du 16 au 18 octobre. Elle se divise en quatre périodes :

1° Du 18 au 22 octobre, attaques sur tout le front jusqu'au sommet du Monte Nero ;

2° du 22 au 26 octobre, effort violent au centre, contre San Michele-San Martino ;

3° du 26 au 30 octobre, tentatives répétées dans le secteur nord, spécialement contre la tête de pont de Tolmino ;

4° du 1er au 3 novembre, attaque de la tête de pont de Goritz.

La lutte atteignit son apogée les 25 et 26 octobre. Sept divisions italiennes (VIIe, Xe et XIVe corps) attaquèrent le secteur du 7e corps austro-hongrois. A trois reprises l'assaillant réussit à pénétrer dans les tranchées du San Michele, des contre attaques de nuit l'en délogèrent. Ces jours-là, les pertes des Italiens furent énormes ; on retira du front la brigade d'Alexandrie (155e et 156e régiments d'infanterie) et une brigade formée des 139e et 140e régiments, toutes deux anéanties. Trois semaines après, j'ai vu les pentes qui regardent l'Isonzo encore couvertes de véritables champs de cadavres qu'on ne pouvait songer à enterrer et qui répandaient une odeur épouvantable. La violence des tirs de barrage des Italiens était telle que, pendant plusieurs jours, le ravitaillement resta impossible.

En somme, la médiocrité de la ligne de défense de l'Isonzo et l'infériorité numérique des Austro-Hongrois ont été compensées par la ténacité de ces troupes. Le général Boreovic, commandant de l'armée de l'Isonzo, avait su leur communi-

quer son extraordinaire énergie. Maintenant, la ligne a fléchi sur un front de 18 km. et une profondeur maximale de 6 à 7 kilomètres.

Le San Michele, clef de toute la position, a enfin succombé. Goritz se trouve placée entre les deux lignes et menacée d'une complète destruction. Le plateau de Doberdo est tout entier aux mains des Italiens qui se voient en face d'une deuxième ligne de défense plus forte que la première, surtout dans sa partie de droite, à l'est de Goritz. A l'aile gauche, le défenseur s'est accroché aux pentes qui dominent le Vallone, entre San Grado di Merna, Oppacchiasella et le lac de Doberdo. Ce sont les résultats de la 5e bataille de l'Isonzo (août 1916).

Mais reportons-nous de nouveau à 1915.

Le 12 novembre 1915 s'engageait la *4e bataille de l'Isonzo;* j'ai eu la chance d'y assister.

Le 11 novembre, après une courte visite au général Boreovic, nous filions sur les routes pierreuses du Carso. Le quartier-général avait aimablement mis deux autos à notre disposition. Dans la première, mon camarade suisse, le 1er lieutenant W., un capitaine suédois et moi; dans la seconde, les ordonnances et notre bagage. Nous devancions, comme en Serbie, d'interminables convois du train. Les villages et la population nous rappelaient beaucoup ce dernier pays. En effet, les noms géographiques sont slaves : Veliki Dol, Volcji Grad, Ivanigrad. Dans l'Istrie et la Dalmatie, la population des villes de la côte est en majorité de langue italienne, mais dès qu'on pénètre à l'intérieur, on constate que les Slovènes et les Croates dominent partout. Les frères «irredenti», que les Italiens veulent délivrer, sont plutôt des Slaves.

De minute en minute, le grondement énorme de la bataille s'entend plus distinctement. Pendant un moment, un avion italien, qui tournoie au-dessus de nous, nous force à nous arrêter à l'entrée d'un village. L'éclatement des bombes destinées à la colonne que nous venons de dépasser, fait sortir les paysans de chez eux. Ils se blottissent le long des murs et suivent des yeux l'appareil. A la tombée de la nuit, nous arrivons au quartier-général du 7e corps. Nos cantonnements sont prêts; le commandant de corps, S. A. I. l'archi-

duc Joseph nous reçoit fort aimablement et nous remet à son chef d'état-major qui nous oriente d'un poste d'observation voisin. A l'ouest, l'horizon est embrasé, d'immenses éclairs semblent déchirer à chaque instant le ciel rouge. Les coups des pièces de gros calibre donnent une note basse et continue dans le concert grandiose qui augmente sans cesse d'intensité. Autour de nous les officiers disent : « Trommelfeuer ». C'est l'annonce d'une grande bataille.

Pour le dîner, tout l'état-major de corps est réuni dans un grand hangar en bois construit par le génie. Les officiers sont très causants, d'une bonhomie souriante, mangent de bon appétit, s'inquiètent beaucoup de leurs hôtes et s'efforcent de leur être agréables. Mon voisin, le sous-chef d'état-major, a habité six ans Lausanne, dans un pensionnat ; le chef de l'artillerie connaît notre chef d'arme de l'artillerie. L'archiduc nous parle avec une véritable affection du colonel Bridler qui a été en mission en Autriche cette même année et a assisté avec le 7e corps aux combats des Carpathes.

La maison où nous devons dormir est dans une rue étroite, près de l'église au clocher décapité. La maison voisine est en ruines. Le reflet de l'immense lueur qui rougit le ciel au couchant pénètre dans notre chambre par les fenêtres sans vitres ; le bruit de la bataille est intense, à plusieurs reprises nous sommes tirés brusquement de notre sommeil par des éclatements formidables. Dans le corridor, nos ordonnances dorment paisiblement. Nous restons longtemps à la fenêtre à écouter. Nous avons appris le lendemain que plusieurs marmites étaient tombées dans des bivouacs à proximité du village. Des troupes passent dans la rue, en flot continu. Les clairons sont échelonnés sur le côté de la colonne et jettent des sons stridents qui se terminent sur une note plaintive. Les musiques dont l'importance a grandi dans la guerre actuelle, marchent au milieu des régiments. La grosse caisse est placée sur une petite voiture traînée par un âne enrubanné. L'allure est plutôt lente. L'obscurité empêche de distinguer les figures ; nous avons l'impression que les hommes sont très chargés. Certaines compagnies chantent, d'autres suivent silencieusement un joueur d'accordéon. Il y a des fanions de compagnies, non pas aux

couleurs impériales, mais nationales hongroises, car ce sont des magyars qui défilent sous nos fenêtres.

A 3 h. ½ du matin, nous quittons le cantonnement en auto, sous la conduite d'un capitaine d'état-major général. Après avoir franchi, avec peine, 4 km. sur des chemins défoncés, phares éteints, nous atteignons le Vallone. Un sous-officier nous attend aux premières maisons de Devetaki, pour nous servir de guide. Nous continuons à pied, en nous élevant sur les flancs Est du Mont San Michele par un sentier raboteux. Les projecteurs promènent leurs rayons blafards sur tout le plateau. Le tir de barrage des Italiens atteint tantôt un secteur tantôt un autre. La route d'Oppacchiasella-Devetaki, où nous venons de passer, est maintenant sous la rafale; c'est évidemment l'heure où les convois de ravitaillement se croisent à cet endroit. On entend des cris, des appels, des galops éperdus de chevaux et des bruits de roues, dans les minutes de silence complet qui suivent les éclatements. L'odeur affreuse des milliers de cadavres qui pourrissent sur les pentes voisines, nous arrive par bouffées.

Un convoi de blessés est arrêté près de quelques masures en ruines. Les civières sont déposées sur le sol, on n'entend ni un gémissement, ni une plainte. A la lueur des projecteurs nous entrevoyons des faces pâles, immobiles dans des linges blancs. Des troupes de relève défilent en colonne par un, le long du sentier.

Nous passons devant les abris taillés dans le roc où dorment les réserves du secteur. On distingue des centaines d'hommes étendus pêle-mêle, leurs fusils dans les bras, roulés dans leurs couvertures brunes. Il faut enjamber des corps étendus en travers du chemin.

Le jour commence à poindre; les crêtes blanchissent, les arbres déchiquetés émergent du brouillard. En approchant du sommet, le bruit devient assourdissant, inutile de se parler; on ne s'entend plus. Du côté de San Martino la fusillade roule ininterrompue et, vers le Sud, au Monte dei sei Busi, la bataille s'est rallumée et son intensité croît de minute en minute. Nous descendons dans le poste souterrain de commandement d'une brigade. Des plantons écrivent, les récepteurs du

téléphone aux oreilles. Les détonations résonnent sourdement, affaiblies par l'épaisseur de terre et de roc qui recouvre les casemates. Le commandant de brigade est sorti, on nous dit qu'il s'est rendu à la tranchée. A peine dehors, nous le rencontrons dans un bois de pins dont il ne reste que les troncs. Il est accompagné d'un adjudant qui suit son général comme son ombre. Il nous montre de sa canne le ciel verdissant sur lequel la crête se détache, nette, à 200 m. de nous. Dans une demi-heure, il fera tout à fait jour; il faut se hâter. Les coups de fusils claquent comme au stand, derrière les abris des cibarres. Une ligne de tirailleurs dévale au pas de gymnastique dans un ravin.

Nous marchons une demi-heure encore, en longeant les crêtes, dans la direction du Nord. Des files de blessés s'en vont vers les places de pansement, seuls ou appuyés les uns sur les autres. Un brancardier épuisé, s'affaisse devant nous au bord du chemin. Ses camarades racontent qu'il a porté, seul, cette nuit, 34 blessés de la ligne de feu aux médecins. Ses forces l'ont trahi, c'est lui maintenant qu'il faudra emporter.

Notre guide, le capitaine d'E.-M. K. s'arrête, enfin, sur une hauteur dénudée où nous attendrons, couchés derrière un mur de pierres sèches, que le jour paraisse. Les contours indécis des collines s'accentuent; la lumière pénètre lentement dans les replis du terrain, l'étendue morne du Carso sort de l'ombre. A quelques pas de nous, dans un hameau détruit, une compagnie d'infanterie déjeune. Quelques chevaux broutent le maigre gazon qui croît dans les creux du rocher. Plus en arrière, vers Oppacchiasella, tous les chemins sont déserts; avec le jour, tout mouvement cesse en arrière des lignes.

Le soleil va se lever sur la quatrième bataille de l'Isonzo.

(*A suivre.*) V.

Depuis quinze jours, les communiqués reproduits par les journaux mentionnent fréquemment la localité de Castagnevizza qu'ils placent à 3 km. à l'est d'Oppacchiasella. Il y a là une confusion de noms: Castagnevizza est un couvent situé dans un faubourg de Goritz. Il s'agit en réalité de Kostanievica, village situé sur la route Oppacchiasella-Nabresina, et qui est actuellement l'objectif des attaques italiennes sur le Carso.